

Commentaires

Number 28, May–June 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20775ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

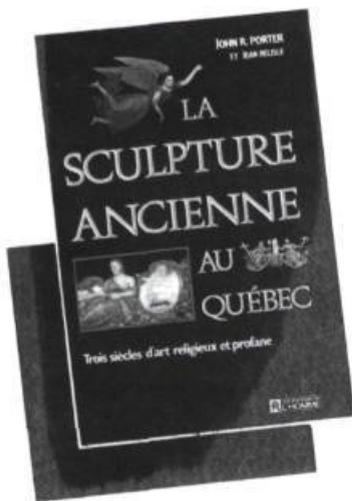
0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1987). Review of [Commentaires]. *Nuit blanche*, (28), 20–26.



LA SCULPTURE ANCIENNE AU QUÉBEC *Trois siècles d'art religieux et profane*

John R. Porter et Jean Bélisle
L'Homme, 1986; 34,95\$

John R. Porter et Jean Bélisle nous convainquent de la pertinence ainsi que de la nécessité de leur publication. Détenteurs d'un doctorat en histoire de l'art et professeurs à l'université, il est difficile de les prendre en défaut et l'on est rapidement persuadée que leur ouvrage, comprenant 500 pages, 650 illustrations, une trentaine de documents reproduits, trois index, un lexique, une solide bibliographie, s'avère des plus complets. Les recherches entreprises par les deux auteurs s'inscrivent dans un objectif global de combler un retard certain, fait à la sculpture, dans l'histoire de l'art alors qu'autrement, et depuis 15 ans, l'engouement vécu pour le patrimoine culturel avait vu se multiplier, par exemple, les dossiers sur l'architecture et la peinture québécoises.

La sculpture ancienne au Québec nous offre un voyage minutieux dans le temps, à partir de 1693, et dans les lieux, un périple imagique qui, «partant de Jonquières au Saguenay, emprunte la rive nord du Saint-Laurent, passe par Québec et gagne la région de Montréal pour ensuite sillonner la rive sud jusqu'à Bonaventure en Gaspésie». Le livre replace un moyen d'expression, celui de la

sculpture sur bois, religieuse, navale, festive, commerciale dans son contexte social, politique, économique, idéologique et pratique, nous apprenant autant sur les œuvres que sur les sculpteurs, leurs outils, les matériaux et que sur les modes de production.

Modestes, les chercheurs reconnaissent les limites de leurs travaux: «le sujet à traiter est d'une telle richesse (...) que notre ouvrage en appelle un autre». Il faut leur savoir gré, néanmoins, de participer à la mise en valeur, et par là même, à la conservation du patrimoine sculptural québécois méconnu et malmené, tout en se souciant de transmettre au lecteur ce sentiment de fierté qu'éprouvaient les artistes envers leur métier et envers leurs œuvres.

Françoise Cléro



Ce face à face particulier, Julien Bigras le raconte autant qu'il le commente, sans aucun dogmatisme, le plus souvent avec simplicité, bien que les cinq cas qu'il présente ne soient

pas tous traités avec la même intensité. Toutefois, ce que l'analyse perd parfois en profondeur, elle le gagne en sincérité, même si l'auteur insiste trop sur la genèse de son livre et sur son rôle d'écrivain.

Marc-André Villeneuve

LES CAHIERS DE THÉÂTRE JEU n° 40, 1986; 15,00\$

Subjective, élitiste, parasitaire, méchante, superficielle, inutile sont quelques-uns des qualificatifs dont on accable habituellement la critique théâtrale. Le dernier numéro des cahiers de théâtre *Jeu* examine la question sous divers angles. De nombreux critiques et gens de théâ-

LA FOLIE EN FACE

Julien Bigras
Robert Laffont, 1986; 18,95\$

Perçue par le thérapeute comme une aventure dans laquelle le malade et lui-même doivent s'impliquer à fond, la psychanalyse en comporte tous les risques. En effet, puisqu'une relation inadéquate, souvent incestueuse, entre les parents et l'enfant s'inscrit, avant tout, à l'origine de l'aliénation mentale, le lien qui s'établit entre le patient et l'analyste (dès lors qu'il y a transfert du rôle parental) ne peut faire autrement que d'en reproduire les excès et les désordres émotionnels. Le sort du psychopathe dépend alors de la manière dont cet affrontement aussi réel que symbolique est conduit, car c'est au moment où il découvre la terrifiante réalité de son être qu'il «franchit le seuil de l'irré-médiable». Paradoxalement, ce temps fort de son évolution le précipite vers la démence ou lui permet de s'en sortir. En contrepartie, la confrontation avec la folie joue dans les deux sens et modifie la vie même du psychothérapeute.

NOUVEAUTÉS

LE GROS TI-GARS

\$6.00 54p

Gratia Couturier

ATARELLE

ET LES PAKMANIENS

\$6.00 58p

Herménégilde Chiasson

PROPHÉTIES

\$7.95 80p

Herménégilde Chiasson

LIEUX TRANSITOIRES

\$6.95 48p

Gérald Leblanc

CAP-LUMIERE

\$7.95 80p

Régis Brun

Envoyez votre nom et adresse à l'adresse suivante et nous vous ferons parvenir notre catalogue dès sa parution:

Michel Henry éditeur

C. P. 1273. MONCTON. N.-B. E1C 8P9

(Voir kiosque Diffusion Prologue)



tre y exposent des points de vue fort variés.

Mais d'abord, de quelle critique s'agit-il? La critique journalistique et la critique spécialisée sont deux mondes bien différents et *Jeu* qui s'est toujours identifiée au second a décidé de faire place aux deux catégories dans ce numéro intitulé «La critique théâtrale dans tous ses états». On retrouve alors l'inévitable confrontation entre ces deux types de critiques. Le reproche le plus fréquent concerne la formation (ou l'absence de formation) de plusieurs journalistes. «Si les praticiens et les critiques spécialisés se plaignent souvent du manque de connaissances de certains journalistes, il faut peut-être blâmer davantage, dans les médias, les accords entre le patronat et les syndicats, qui font que la critique théâtrale peut être assumée par tout journaliste, sans formation ou spécialisation particulière» (p. 10), remarque Pierre Lavoie. Apprendre sur le tas? Voir cent pièces par année ne rend pas forcément plus compétent et l'on s'en convaincra en lisant certains articles.

Ce numéro souligne aussi l'abîme entre création et critique. Peu de praticiens intellectualisent leur travail et peu de critiques se risquent à faire le saut sur la scène. Aussi ont-ils souvent des conceptions opposées de la nature et du rôle de la critique. «Le critique (...) devrait être lui-même créateur

dans son travail» (p. 61), écrit Solange Lévesque tandis que Suzanne Aubry déclare: «Je crois sincèrement que rédiger une critique n'est pas un acte créateur; c'est un métier, exercé avec plus ou moins de compétence.» (p. 197)

À travers ces propos discordants s'élèvent les voix d'ex-critiques de théâtre. Plusieurs avouent n'avoir plus jamais (ou presque) remis les pieds dans un théâtre. Déception? Démission? Lassitude? Un peu tout cela.

Christine Robinson

L'ŒUVRE ROMANESQUE DE MARIE-CLAIRE BLAIS

Françoise Laurent
Fides, 1986; 16,95\$

Depuis la parution de son premier roman, Marie-Claire Blais n'a cessé de susciter l'intérêt de la critique. À son tour, Françoise Laurent, professeur de littérature française à Montréal, se penche sur l'œuvre romanesque blaisienne et à l'aide d'une approche thématique, mythique et sociologique, tente de suivre le fil conducteur reliant les romans de la *Belle bête* (1959) à *Pierre* (1984).

Sans introduction ni conclusion, le livre de Françoise Laurent se révèle très superficiel et très décevant: quelques réflexions personnelles sont rassemblées selon l'ordre chronologique des romans, chaque chapitre se réduisant à une brève présentation de ceux-ci. En fait, cet essai ressemble davantage à une dissertation philosophique («Toute innocence n'est-elle pas illusoire, tout péché relatif»; p. 98), ou à un guide de lecture («C'est l'occasion de lire les principaux textes philosophiques de Henri Bergson»; p. 183) qu'à une étude sur l'œuvre romanesque de M.-C. Blais. Tout s'entremêle: réflexions sur les romans, sur la société québécoise, sur le style de l'auteure, sur le sens de la vie — la brièveté des paragraphes dénonçant par ailleurs le



décousu des idées. À cet amas de pensées s'ajoutent les notes en bas de page, essentielles à la compréhension de l'œuvre blaisienne. Ainsi, l'auteure nous spécifie qui sont Mallarmé, Aragon, Verlaine... et fournit d'importantes précisions sur l'écrivaine: «M.-C. Blais portait une robe du même mauve

que la couverture de son nouveau roman» (p. 87). On peut se demander à quelle catégorie de lecteurs l'auteure désire s'adresser!

Non contente de priver son étude d'introduction et de conclusion, Françoise Laurent n'inclut aucune bibliographie et à nul endroit ne fait référence à d'autres études sur M.-C. Blais. Bref, l'auteure nous offre un livre qui n'apporte rien de nouveau sur le sujet choisi et qui ne peut même pas être recommandé comme livre d'introduction. «Les romans ne servent qu'à poser des questions» (p. 167), affirme-t-elle, et, effectivement, ceux de M.-C. Blais ne semblent point lui avoir servi à autre chose.

Hélène Marcotte

Les Cahiers de théâtre *Jeu*: des numéros de 200 pages environ, abondamment illustrés; des chroniques touchant à tous les différents aspects de la pratique du théâtre d'ici et d'ailleurs; des informations, des critiques, des entrevues; des textes divers, dans des styles variés.

ça vous intéresse !

INDIVIDU	
1 an (Jeu 42 à 45)	30\$
2 ans (Jeu 42 à 49)	55\$
ÉTUDIANT	
1 an (Jeu 42 à 45)	26\$

Renseignements (514) 288-2808
Cahiers de théâtre Jeu
Case postale 1600, succursale E
Montréal (Québec) Canada H2T 3B1



LA DÉMOCRATIE DES USAGERS

Jacques T. Godbout,
Boréal, 1987; 12,95 \$

Parfois il décortique au scalpel, parfois il grossit la charge; de toutes façons il malmène allégrement les idées reçues sur la démocratie en général, sur ce qui est «progressiste» ou émancipatoire en particulier. Bref, il dérange... comme les permanents des groupes populaires et les fonctionnaires du public et para-public qui sont difficiles à situer dans le classique schéma de classes sociales, Jacques T. Godbout n'est ni vraiment à gauche, ni vraiment à droite au sens habituel des termes.

Qu'on se rassure! Son livre est un plaidoyer pour la démocratie, pour une société écologiste où on ne recherche plus la croissance pour la croissance. N'empêche que de partir, comme il le fait, du point de vue de l'utilisateur pour analyser notre société déconcerte à tout le moins. Sa démarche entraîne le constat qu'à côté de l'exploitation des travailleurs par l'entreprise capitaliste, on retrouve une domination, pour ne pas dire une exploitation des usagers par les professionnels supposément à leur service. Il distingue ainsi deux types de rapports salariaux: celui, régi par la relation marchande et celui régi par la relation politique, deux processus bien distincts que l'analyse traditionnelle amalgame trop rapidement.

L'ouvrage est bref, bien écrit, bien structuré. Cela est heureux car la lecture en est parfois difficile tellement il va à l'encontre de la vulgate progressiste, de nos vieilles certitudes des années 60 et 70, dont on a beau dire qu'elles ne comptent plus mais auxquelles on tient comme de précieuses reliques.

Tout n'est pas dit, plusieurs aspects restent encore à développer. D'ici là Godbout nous donne ample matière à réflexion et à remise en question. Cela risque de faire grincer plusieurs dents et dresser bien des cheveux sur les têtes, mais il y a des questions qu'on ne peut plus éviter.

Andrée Fortin

DÉRIVES

Cinéma québécois
N° 52, 1986; 8,00 \$
CINÉMAS DU QUÉBEC
Au fil du direct
Patrick Leboutte
Yellow Now, 1986

Où est le cinéma québécois? Peut-être pas là où on pense. Où en est-il? Certainement à un tournant de son histoire, dans une période d'entre-deux incertain, entre un travail de deuil qui reste à accomplir face à l'écrasant héritage du direct et un avenir qui ne se laisse guère apercevoir. Cela, le foisonnement subit des publications (aux deux ouvrages recensés ici s'ajoutera incessamment un numéro de *CinémAction*), là où on déplorait récemment encore leur rareté, le marque à sa manière. On sent la nécessité d'une part de faire le point, d'autre part d'ouvrir des pistes de réflexion inédites, de dégager des tendances et des perspectives.

C'est ainsi que le dernier numéro de *Dérives* propose moins une synthèse que des regards aussi variés que possible, de nouveaux biais par lesquels aborder un objet plus multiforme qu'il n'y paraît. Au delà de l'inégalité des textes



(inévitables dans un collectif), on retient donc la pluralité tout à fait encourageante des approches. Le numéro se partage entre des relectures du cinéma québécois (à la lumière de Scarpetta ou de la psychanalyse par exemple) et des analyses plus spécifiques (sur la place non négligeable de l'expérimentation ou l'importance grandissante du regard des immigrants, etc.). Aucune prétention à l'exhaustivité, mais bien la volonté de poser des balises et une invitation à poursuivre les réflexions amorcées. La diversité des analyses ne manque cependant pas de faire apparaître, en creux, la configuration d'ensemble du cinéma québécois.

Publication belge où se croisent des signatures d'ici et de là-bas, *Cinéma du Québec: au fil du direct* se veut un état des lieux plus complet. Vu de Belgique, ce qui retient l'attention dans le cinéma québécois, c'est «le parallélisme constant entre une société en mouvement et les images qu'elle a générées et qui la représentent» (p. 7). Ce sera le fil rouge du dossier à partir duquel, sans poser d'équations simplistes entre cinéma et société, on peut suivre les avatars du documentaire, de la fiction et de l'industrie cinématographique (sans oublier le secteur à part de l'animation) au cours des deux dernières décennies. Depuis l'affirmation d'un cinéma, corrélative à celle d'un peuple, jusqu'à cette situation-carrefour où nous nous trouvons aujourd'hui. Mis en pages

avec grand soin, splendidement illustré de photogrammes de trois films-phare correspondant à chaque décennie, *Au fil du direct* s'avère d'ores et déjà l'une des synthèses les plus solides et les plus passionnantes qu'on ait produites sur le cinéma québécois.

Thierry Horguelin

FÉLIX LECLERC

Le roi heureux
Jacques Bertin
Arléa, 1987; 24,95 \$

Jacques Bertin accomplit son métier de chanteur en solitaire; il se tient à l'écart de la «grande famille du show-biz», préférant demeurer marginal et libre. Certains disent de sa façon de pratiquer le métier qu'elle est négative et suicidaire; lui, il dit «être éthique». J'ai rencontré Bertin un matin d'hiver, en janvier, le jour même du lancement de son bouquin *Le roi heureux*, devenu depuis un succès de librairie. Bertin débarque toujours avec son âme mais se livre difficilement. J'aime cette réserve et cette méfiance: elles imposent le respect et suscitent le désir d'approivoiser, d'écouter au-delà des mots, d'observer. Je crois que par tempérament Bertin ressemble beaucoup à Félix. Intuitivement, je serais tentée de lui accoler quelques grands traits de la personnalité de Félix: fidélité à soi, humilité, conscience de son talent, vulnérabilité et humour. On peut le ranger lui aussi du côté des contemplatifs et des silencieux.

Je ferme ici la parenthèse sur le biographe pour m'attacher à la biographie. Si on entre dans ce livre en étant atteint du *syndrome du colonisé*, on risque à coup sûr de passer à côté de la démarche à la base de ce projet d'écriture: raconter le Québec à travers un héros, Félix Leclerc. Pour ce faire, Bertin a bénéficié de l'aide et des conseils de Luc et Jean Provencher, Monique Tremblay, Pierre Jobin, Jean Dufour, pour n'en



citer que quelques-uns. Deux styles d'écriture se côtoient, l'une plus journalistique lorsqu'il s'agit de parler d'histoire et l'autre, plus poétique, lorsque Félix se confond à l'histoire. On s'étonne du cheminement de Leclerc qui, en dépit de ses origines populaires, parviendra à devenir un *mythe*, un personnage dont on quètera la signature ou l'approbation pour cautionner tout projet linguistique ou nationaliste. Bien sûr, le lecteur pourra sursauter en lisant quelques affirmations catégoriques comme «Tous les Québécois connaissent par cœur cette première phrase de *Pieds nus dans l'aube*.»

Le roi heureux dégage un amour du Québec, un attachement pour Félix Leclerc, un homme du peuple devenu ce qu'il est en refusant les compromis, en restant hors des courants musicaux, n'ayant pour leitmotiv que son exigence de *vérité*.

Susy Turcotte

nant les autochtones de Nouvelle-France? Serait-ce que les représentations du pouvoir qui y sont décrites notamment évoquent toujours une certaine remise en question de l'ordre établi?

Sans répondre à cette question, c'est précisément de pouvoir dont Jean-Marie Therrien nous entretient dans un livre fort agréablement présenté. Avec méthode, patience et minutie, il décortique le contenu de récits tirés principalement des *Relations des Jésuites*. Par sa démarche philosophique, il veut dégager un sens de l'activité du chef amérindien, huron ou iroquois, quelque 100 ans après le début de la colonisation.

Le pouvoir amérindien possède une spécificité impossible à nier. On découvre dans cet ouvrage un chef piégé, piégé dans l'exercice de son pouvoir et de ses fonctions. Le grand défi qui se pose à lui? Exercer le pouvoir sans moyen de coercition, seulement avec la parole: «Je suis la bouche de tout mon pays», disait le chef Kiotsatson.



PAROLE ET POUVOIR
Figure du chef amérindien en Nouvelle-France
Jean-Marie Therrien
L'Hexagone, 1986; 24,95\$

Quelle est cette fascination qu'exercent encore sur nous les récits des missionnaires concer-

Les responsabilités du chef sont particulièrement étendues en ces temps troubles de guerre et de paix où les Français tentent d'assurer la colonisation dans ce coin de pays. Le chef doit non seulement composer avec une situation matérielle

le printemps

nbj

michael delisle

LES
CHANGEURS DE SIGNES

paul-chanel malenfant

COQS
À DEUX TÊTES

louise warren

COMME
DEUX FEMMES PEINTRES

diane-jocelyne côté

TOUTES
LES FEMMES SONT FATALES

Dans les bonnes librairies
Diffusion Dimédia (514) 336-3941
ou chez l'éditeur
C.p. 131, Outremont, Qc H2V 4M8

chaotique mais aussi avec une offensive spirituelle soutenue.

Les assises mêmes du pouvoir des chefs amérindiens sont en train de s'effondrer au moment où s'élaborent les récits des missionnaires. Dans une langue superbe, Jean-Marie Therrien nous révèle les différentes facettes de ce qu'a dû être ce pouvoir à ce moment-là...ou, du moins, de ce que les Jésuites en ont perçu.

Marie France Labrecque



L'ENJEU DU MANIFESTE / LE MANIFESTE EN JEU

Jeanne Demers et Line McMurray

Le Préambule, 1986; 14,95\$

D'abord rupture avec l'institution littéraire, au fil des années le manifeste est devenu un genre littéraire... À preuve, on le constitue en corpus; les auteurs de cet essai en ont recueilli

plus de 700 en langue française seulement.

On sait que l'institution se nourrit de tout ce qui la conteste, mais comme dirait l'oncle de Boris Vian, «Y a quelque chose qui cloche là-dedans». En effet, comme le montrent Demers et McMurray, réduire le manifeste à un texte c'est l'amputer d'une dimension essentielle, car il est aussi un

geste que l'on pose dans un contexte bien précis; il est réaction à un contexte, action d'un groupe dans ce contexte. C'est en ce sens qu'on peut parler d'archi-manifeste ou d'archi-texte du manifeste.

À force de décortiquer les manifestes, d'en dresser une typologie pour tenter d'y voir plus clair, tout ne se brouille-t-il pas au contraire? Le manifeste n'en sort-il pas définitivement affaibli, usé? Qu'est-ce qui pourrait alors prendre le relais de la contestation et de la rupture? Voilà quelques-unes des questions abordées dans cet essai, ce qui ne saurait manquer d'attirer ceux et celles qui s'intéressent soit à l'institution, soit à sa subversion, soit au manifeste littéraire soit au manifeste politique. Ici, on réfléchit à partir des manifestes littéraires et artistiques, d'un point de vue littéraire, archi-littéraire pourrait-on dire... et le tout est fort agréablement ponctué d'extraits de manifestes.

Andrée Fortin



L'HÔTEL DU PARLEMENT

Témoin de notre histoire

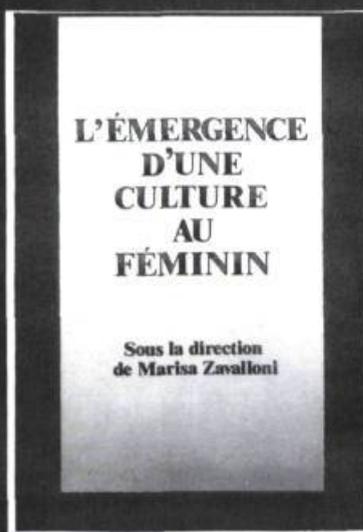
Luc Noppen et

Gaston Deschênes

Publications officielles du Québec, 1986; 34,95\$

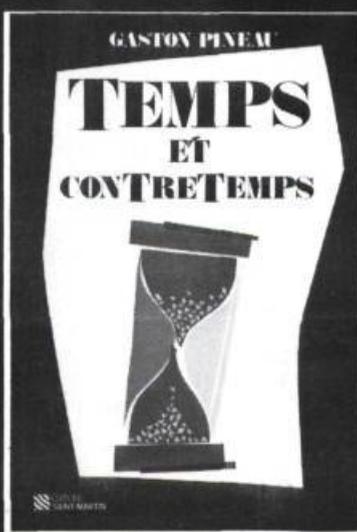
La collaboration entre l'historien d'art Luc Noppen (université Laval) et l'historien Gaston Deschênes (Bibliothèque de l'Assemblée nationale) a permis la réalisation d'un document majeur sur l'histoire de l'Hôtel

LA CULTURE INTERROGÉE



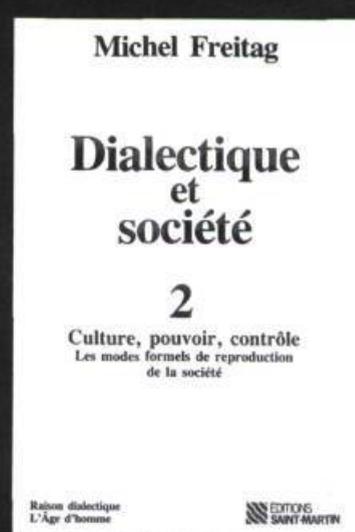
178 pages

16,95 \$



165 pages

14,95 \$



443 pages

24,95 \$

EDITIONS SAINT-MARTIN

4073, rue St-Hubert, suite 201, Montréal H2L 4A7 (514) 525-4346

En vente dans toute bonne librairie

du parlement de Québec, qui nous informe sur la conception architecturale de ce monument, sa construction et sa restauration.

En plus de reconstituer le contexte de production qui a orienté, dès 1877, la construction de cet édifice conçu par l'architecte Eugène Taché, les auteurs commentent la formation et le fonctionnement des institutions parlementaires canadiennes au XIX^e siècle, de même que les événements principaux de la vie parlementaire à la «Belle Époque», soit pendant les 40 premières années du XX^e siècle.

Concernant le côté artistique de l'Hôtel du parlement, un chapitre est consacré entièrement à l'aspect architectural proprement dit, où l'aménagement extérieur et intérieur a été traité. De plus, le programme iconographique dressé par Taché dans lequel il insère «la statuaire, la peinture d'histoire et la sculpture d'armoiries en bas-relief ou par incision» (p. 137) est abordé dans ce document. Enfin, l'ouvrage se termine sur le rôle joué par la bibliothèque de l'Assemblée nationale, la tribune de la presse au début du XX^e siècle et le *Journal des débats*.

Une publication abondamment illustrée et bien documentée dont la lecture vous amènera peut-être, comme ce fut mon cas, à visiter l'Hôtel du parlement.

Claude Gagnon

SI TU ME REVIENS... OU LA VIOLENCE D'UNE MÈRE Elizabeth Camden Pleine Lune, 1986; 14,95 \$

Depuis quelques années on a été habitués aux témoignages des victimes, que ce soit de violence familiale, d'inceste, etc. Voilà un témoignage plus troublant, plus dérangeant: celui d'une mère qui violentait son fils. Ce qui trouble à la lecture, ce n'est pas tant la violence dont il est fait état — dont au fond on est



averti dès la page couverture — que de se rendre compte que la femme qui se raconte n'est pas un monstre, mais une personne assez ordinaire, ayant elle aussi connu dans son enfance la violence maternelle, physique et psychologique. Les enfants *mal-aimés* ne produisent-ils à leur tour que d'autres *mal-aimés*? Non, et c'est l'aspect encourageant du récit car l'auteur a réussi à entretenir une relation harmonieuse avec son deuxième enfant. Elle décrit bien le cercle vicieux violence/culpabilité où elle s'était enfermée et son cheminement pour s'en sortir.

Un témoignage qui aide à comprendre ce qui semble incompréhensible, qui aidera certainement ceux et celles qui se sont également enfoncés dans la violence ou qui sont sur le point de le faire, de même que tous les autres, ceux et celles qui, confrontés à cette violence ne savent comment réagir. Un livre bien écrit, bien traduit, sans complaisance, ni désir d'auto-justification... qui fait réfléchir.

Andrée Fortin

LES PRATIQUES CULTURELLES DES QUÉBÉCOIS

Sous la direction de
Jean-Paul Baillargeon
IQRC, 1986; 19,50 \$

L'Institut québécois de recherche sur la culture publique, dans ce recueil, une série de bilans sur les activités culturelles et de loisir au Québec, qui couvrent les 15 dernières années. Chacun des auteurs a retracé l'historique, exposé les statistiques les plus significatives et esquissé les perspectives d'avenir pour le cinéma, la musique classique et populaire, l'édition, la presse écrite et électronique, le théâtre, la danse, les activités sportives, etc.

Cette série de portraits exhaustifs permettent de comprendre la situation particulièrement précaire de ce secteur et le rôle vital qu'y joue l'État. Dans un contexte caractérisé par l'envahissement de la culture anglo-saxonne, par l'exiguïté du marché québécois et sa fragmentation, et par la quasi impossibilité dans laquelle les créateurs québécois se trouvent d'exporter sur une grande échelle leurs œuvres, le rôle de l'État en est un de premier plan. Il l'est à la fois en matière de financement des activités et en matière de réglementation de celles-ci, pour leur donner des balises. Sans les subventions gouvernementales, il n'y aurait ni cinéma, ni théâtre, ni orchestre symphonique québécois. Cette omnipotence étatique n'est pas sans présenter un danger potentiel: en subventionnant la création, elle risque de diriger les artistes vers un «art officiel» inhibiteur de l'imagination et de la créativité vraies.

Un deuxième thème qui transparaît à la lecture de ce recueil est celui de la tendance actuelle à assimiler les activités culturelles et artistiques à des industries. En privilégiant uniquement les retombées économiques des «industries culturelles», on procède à une réduction de leur réalité et l'on fait abstraction de leurs particularités, à la fois en termes de contenu et de la portée qu'elles ont



sur le public.

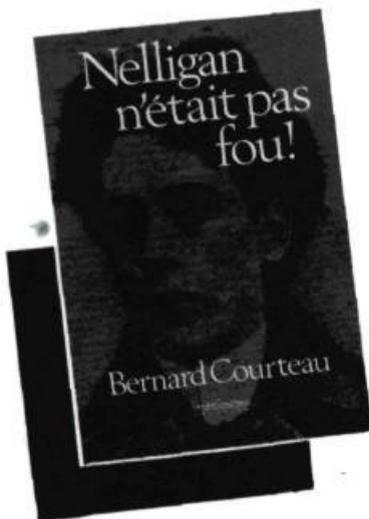
En conclusion, cet ouvrage circonscrit toute l'étendue de la problématique culturelle québécoise et il entre donc bien dans la lignée de la production de l'IQRC: une lignée de haut niveau.

Jacqueline Ramoisy

NELLIGAN N'ÉTAIT PAS FOU

Bernard Courteau
Louise Courteau, 1986; 12,95 \$

Émile Nelligan avait maille à partir contre tout ce qui incarnait l'autorité: déboires avec la famille, drop-out du Collège Sainte-Marie, frictions avec les bonzes de l'École littéraire de Montréal, et accrocs avec les dirigeants du *Monde illustré* et du *Samedi*. Le père se fout de l'écriture de son fils et la mère n'en témoigne que sympathie. Ses professeurs et camarades de classe ou ne s'y intéressent pas, ou la jugent hermétique et mal rédigée. Mais tous ces détracteurs inspirent Nelligan. La capacité d'Émile Nelligan de faire coïncider son écriture avec lui-même en ses moments d'exaltation en fait l'initiateur de la poésie intimiste au Québec: le précurseur de notre identité collective, le premier à faire valoir les droits du songe et de l'émerveillement. Ce qui va à l'encontre des normes sociales.



Aussi, était étiqueté fou celui qui démontrait un peu de déviance, d'excentricité et de non-conformisme aux règles édictées par la société. Voyez le tableau: Nelligan fugue, défie son père, s'habille bizarrement, ne travaille pas, ne bénéficie

d'aucun appui social, s'amuse à perpétrer des frasques avec son meilleur ami et poète Arthur de Bussières... Pour réprimer ce goujat, l'internement s'avère la meilleure solution. En pleine crise de dépression, le 9 août 1899, Nelligan est conduit à la Retraite Saint-Benoît et y demeure jusqu'en 1925. À sa sortie, sans parents et sans le sou, il trouve refuge à Saint-Jean-de-Dieu le 23 octobre 1925. Bernard Courteau démontre, dans un récit passionnant et limpide, que Nelligan n'était pas fou. Pour ce faire, il s'appuie sur des documents extraits des dossiers médicaux du poète maudit. Il est persuadé que, devant l'énormité de l'ostracisme, de l'incompréhension et de l'indifférence générale, Nelligan a préféré démissionner et jouer le jeu de la folie.

Denis Carrier

NOUVEAUTÉS

Les Micmacs et la mer

Charles Martijn
Recherches amérindiennes du Québec; 15,00 \$

La publicité en action

Claude Cossette et René Déry
Riguil; 47,00 \$

Marionnettes: art et tradition

Micheline Legendre
Leméac; 24,95 \$

Voix, visages et légendes

Raymonde Bergeron et Marcelle Ouellette
Radio-Canada; 17,95 \$

Caledonia Springs

Michel Prévost
Asticou; 13,95 \$

La pauvreté: raison d'État,

affaire de cœur
RIAC n° 16/56; 10,00 \$

Science-fiction

Papa, maman, l'atome et moi

Marc Laidlaw
Présence du futur n° 434; 15,95 \$

La mémoire de la lumière

Kim S. Robinson
J'ai lu n° 2134; 6,95 \$

L'Empereur-Dieu de Dune

Frank Herbert
Presses-Pocket n° 5245; 9,95 \$

Images de la Troisième Guerre mondiale

Londreys; 19,95 \$

Dagon

H.P. Lovecraft
Belfond; 24,95 \$

Jeux de rôle

Gildas Sagot
Gallimard; 14,95 \$

Bande dessinée

Le premier voyage

Baudoin
Futuropolis; 18,95 \$

Les héros cavaliers:

Perd-cheval
Cothias et Rouge
Glénat; 7,95 \$

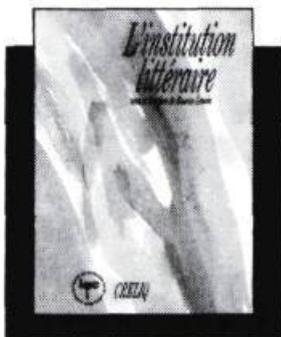
Jack Palmer:

Le pékinois
Pétillon
Dargaud; 9,95 \$

N • O • U • V • E • A • U • T • É

Sous la direction de Maurice Lemire

L'INSTITUTION LITTÉRAIRE



L'institution littéraire québécoise lutte pour sa reconnaissance. Que cela se fasse d'abord avec des mots, des formes esthétiques et des idées, n'empêche pas le champ littéraire de tenter de se vendre sur le marché des biens matériels. Tout est affaire à la fois de codes, de contraintes et de liberté, et ultimement de volonté d'émancipation et de légitimation.

À en juger par les opinions énoncées au cours du colloque sur l'institution littéraire, les points de vue diffèrent, suivant que l'on aborde la question de l'autonomisation de la littérature québécoise par rapport soit à la France, soit à l'institution religieuse au XIX^e siècle, ou encore par rapport aux oeuvres ésotériques destinées à un public restreint au XX^e siècle.

217 pages
ISBN: 2-89224-076-X
19,50 \$

Ces ouvrages sont disponibles dans toutes les librairies ou à:



Institut québécois de recherche sur la culture

14, rue Haldimand
Québec (Québec)
G1R 4N4

Tél.: (418) 643-4695